



HAL
open science

De l'espace domestique au monde domestiqué. Point de vue phénoménologique sur l'habitation

André-Frédéric Hoyaux

► **To cite this version:**

André-Frédéric Hoyaux. De l'espace domestique au monde domestiqué. Point de vue phénoménologique sur l'habitation. Collignon B. et Staszak J.-F. Espaces domestiques. Construire, habiter, représenter, Editions Bréal, pp.33-45, 2003. halshs-00277501

HAL Id: halshs-00277501

<https://shs.hal.science/halshs-00277501>

Submitted on 24 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE L'ESPACE DOMESTIQUE AU MONDE DOMESTIQUÉ : POINT DE VUE PHÉNOMÉNOLOGIQUE SUR L'HABITATION.

Hoyaux André-Frédéric

Géographe

Cette contribution traite le concept d'espace domestique au travers des approches de la phénoménologie sur l'habiter et la corporéité. A partir de ces approches, elle émet l'idée que l'espace domestique ne doit pas être conçu uniquement comme un contenant délimité par les murs d'un appartement ou la clôture d'une maison d'habitation principale mais aussi et peut-être surtout comme un espace contenu où la projection de l'être, en chair, construit un monde où sa sécurité ontologique est maximum. Cette sécurité ontologique constitue pour cet être-au-monde, non pas forcément un monde idéal où la qualité de vie serait maximale au sens que peuvent encore trop souvent se donner les codes de l'urbanisme et/ou les canons de l'architecture, mais un monde complexe, contradictoire, parfois violent et désordonné ¹, où l'être-au-monde, par ses pratiques et ses discours, inscrit des mondes qu'il domestique, en se les appropriant ou en s'identifiant aux autres êtres qui les habitent ou aux valeurs qu'ils représentent.

A partir d'extraits d'entretiens effectués auprès d'habitants de Grenoble et Chambéry au sujet de leur relation à l'environnement *lato sensu*, cette contribution mettra en scène :

– dans un premier temps, la construction que les habitants effectuent de leur réalité géographique et montrera que l'ancrage territorial, notamment personnel, mais aussi familial et social, que représente souvent la maison ou l'appartement n'est qu'une partie seulement des espaces que ces derniers domestiquent. Dès lors, l'espace domestique doit être plus globalement compris comme un corps constitué et constitutif qui permet à l'être-au-monde d'y fondre en chair, l'idée, l'âme de sa sécurité ontologique. Au sens où l'habitation, le *domus* : « *C'est l'endroit où on arrive à vivre bien avec son environnement et bien avec soi-même*² » (M30)

– dans un second temps, cette contribution interrogera, à partir de ces extraits d'entretiens, les relations de l'être avec son monde (ce que les tirets dans être-au-monde explicitent), dans les différentes sphères, les différentes *bulles* (Sloterdijk, [1998] 2002) qu'il recompose autour de lui à partir de sa corporéité et qui expriment son immersion corps et âme dans *ses* mondes domestiqués. Pour ce faire, on tentera ici une ré-interprétation géographique du concept de monde ambiant développé par Heidegger ([1927] 1964) en montrant sa parenté avec l'idée de monde domestiqué. Cette parenté nous amènera à proposer l'idée selon laquelle la domesticité d'un espace est la façon qu'ont les êtres de faire chair avec celui-ci (et pas seulement la façon dont ils font corps avec l'espace de la maison) et les autres êtres qui le parcourent ou s'y projettent eux aussi (et pas seulement avec les autres membres de la famille vivants au foyer) par leurs pratiques sensori-motrices (le corps) ou la pensée qu'ils se font de ces pratiques (l'âme). Domesticité qui se structure autant par la domestication du monde que l'être ordonne (par l'appropriation d'espaces ou l'identification à des collectifs ou aux idées qu'ils représentent intersubjectivement) que par sa propre domestication vis-à-vis de ce monde qu'il s'est construit.

1. De la domesticité d'un espace à la domestication du monde par l'habitant.

Quand on parle d'espace domestique, on tend à croire qu'il est de lui-même, comme une catégorie, un en-soi spatial, qui assignerait des pratiques au corps et à l'esprit de n'importe lequel des êtres qui y vivrait. La relation serait de l'ordre de la détermination de l'être par l'espace. Cette détermination inscrirait alors également une dichotomie spatiale entre un dedans et un dehors, entre un espace avec un type de détermination (domestique) et un ou plusieurs autres espaces avec un ou plusieurs autres types de détermination (non domestique). En ce sens, l'espace domestique serait un espace délimité par l'institution même du contenant morphologique (l'unité d'habitation telle que la maison, l'appartement) ou sociologique (là où réside le foyer).

Les différentes approches de la phénoménologie existentialiste (Heidegger, Merleau-Ponty, Patocka) sur lesquelles s'appuie cette contribution tendent à récuser cette position. Elle substitue à cette détermination morphologique et sociologique une détermination existentielle qui relève de la chair de celui qui habite. Celle-ci, inscrite par la corporéité de l'être-au-monde, est liée à l'ensemble de ses perceptions, de ses représentations, de ses constructions de l'espace, de l'autre, des phénomènes qu'il appréhende. Elle s'effectue par l'action combinée de son corps (le faire) et de son esprit (le penser, le dire) auprès de certains autres corps et avec certains autres être-au-monde. Cette (auto-)détermination existentielle relève de sa préoccupation d'être "auprès de" certaines entités spatiales (de la chose la plus petite aux espaces infinis) et de la sollicitude qu'il engage "avec" d'autres être-au-monde. Corporéité qui con-forme ou configure alors son monde en ses limites floues ainsi constituées.

Constituées et constitutives car en construisant son monde, l'être-au-monde entrevoit le sens même de cette construction, celui de la sécurité ontologique qu'il s'est donné et à laquelle il se soustrait ontologiquement – corps et biens – par son attachement à ce monde ainsi constitué, au point parfois de ne pouvoir physiquement et mentalement s'en détacher. Ce sens, souvent justificateur, est le prix à payer d'une situation d'être-au-monde rassurante. Justificateur dans la mesure où il emprunte à la tautologie argumentative : on est le monde que l'on habite et l'on habite ce monde parce que l'on est tel que l'on est ! Toutefois, au-delà des routines que l'on assimile habituellement aux seules pratiques de l'habitant au sein de son espace domestique, d'autres espaces sont l'occasion pour l'être-au-monde d'exprimer ses routines, ses habitudes d'existence, de contrôle du monde, de son monde. Ainsi, « à des degrés qui varient selon les contextes et les caprices de la personnalité de chacun, la vie quotidienne suppose une sécurité ontologique qui est l'expression d'une autonomie de contrôle corporel dans des routines prévisibles » (Giddens, [1984] 1987 : 99). Mais ces routines ne s'expriment pas forcément dans les mêmes espaces pour tous les êtres vivants, et si leurs expressions peuvent relever de caractéristiques anthropologiques, sociologiques, physiologiques ou être liées à l'âge, au sexe, à la culture, aux affres des conditions du lieu où l'habitant est né, il n'en reste pas moins qu'elles sont la condition même de cette sécurité ontologique.

Sécurité ontologique qui permet – au mieux – à l'être-au-monde d'être en sécurité à l'intérieur de son monde et du sens qu'il veut lui assigner pour être. Mais ce monde sécurisé ne se réduit pas au seul espace domestique, à l'image de la plupart des animaux, comme nous le rappelle avec acuité Von Uexküll quand il parle entre autres du monde de la tique : « La richesse du monde qui entoure la tique disparaît et se réduit à une forme pauvre qui consiste pour l'essentiel en trois caractères perceptifs et trois caractères actifs – son milieu. Mais la pauvreté du milieu conditionne la sûreté de l'action, et la sûreté est plus importante que la richesse » (Von Uexküll, [1956] 1965 : 24). En effet, la sécurité ontologique ne s'arrime pas chez l'homme uniquement à l'aspect corporel de sa relation

au monde mais aussi à la richesse de sa relation à lui-même au travers du sens qu'il donne et se donne par ses relations aux espaces inconnus, qu'ils soient intérieurs ou extérieurs à son corps, par ses relations aux autres, en chair, c'est-à-dire en tant qu'ils ont une présence corporelle mais aussi en tant qu'ils représentent l'esprit de certaines choses auxquelles l'être-au-monde s'identifie.

« La seule chose dont j'ai l'impression d'avoir besoin, ça serait de relations humaines proches, de relations affectives profondes, d'amitiés, de mes relations familiales. Et ça me suffit en fait, c'est-à-dire qu'avec ça je me sens suffisamment forte pour tout le reste quoi. Avec ça je peux affronter le monde [en riant], y'a pas de problème quoi ! J'ai pas tellement besoin d'autres protections. J'ai pas beaucoup besoin du confort non plus ou du moins j'aime bien mais je peux m'en passer quoi, ce ne sont pas des choses vraiment primordiales. Je vois souvent des gens perdus parce qu'ils se retrouvent dans des conditions inconfortables. Moi ça me contrarie pas beaucoup. J'ai pas besoin de ça pour vivre quoi. J'ai l'impression qu'à partir du moment où j'ai mon petit monde, bon un certain nombre de relations importantes disons dans ma vie, je peux me passer de beaucoup d'autres choses et j'ai pas beaucoup besoin d'une protection très forte » (G70).

En cela, le milieu de l'être-au-monde dépasse le carcan des limites de la sûreté de sa seule action. Car si « ce qui est animal vit toujours dans cette cage ontologique que les modernes nomment l'environnement (comme "monde autour"), [...] la spécificité de l'être humain est d'accomplir la sortie de l'environnement, la percée dans l'absence de cage ontologique, pour laquelle nous ne trouverons sans doute jamais meilleure caractérisation que le mot le plus trivial et le plus profond des langages humains, l'expression de "monde" » (Sloterdijk, 2000 : 27). Ce monde est fait de multiples territoires, ceux de sa vie quotidienne (notamment au sein de l'espace domestique au sens courant) comme ceux plus lointains qu'il a domestiqués par ses voyages, par ses lectures, par ses rencontres. Mais c'est aussi grâce à ce monde, celui de sa sécurité construite (sémantiquement plus que physiquement en théorie chez l'homme), que l'être-au-monde peut alors s'ouvrir sur lui-même en tant que conscience d'Être.

La sécurité ontologique est donc aliénation à différentes formes de sécurité acquise, notamment dans l'espace domestique au sens courant :

« L'endroit où j'habite, c'est l'endroit où je me sens le mieux. J'habite pas vraiment ici puisque je suis pas là les deux tiers du temps et pourtant, je me sens habiter ici parce que ici j'ai mes repères et j'ai mes amis. Quand je reviens ici, j'ai pas l'impression d'avoir quitté l'endroit » (M31) ;

« Ici ça me sert quand même un peu de refuge. Je veux pas non plus être envahie en permanence ici. Ça serait complètement contraire à ce que j'ai envie de faire, ce qui fait que je suis un peu parcimonieuse sur mes amitiés immédiates. Mes amis sont plus des gens qui sont à distance et où on peut gérer » (C61).

Mais cette sécurité ontologique est aussi l'expression d'une libération que l'être peut engager vis-à-vis de lui-même à l'intérieur ou à l'extérieur de cet espace domestique proprement dit :

« Cet espace vital, disons que c'est le lieu où je suis à peu près sûre qu'on me retrouvera pas au moment x. C'est-à-dire qu'il y a comme ça des petits moments où on peut se dire : personne ne sait que je suis là. Et c'est bien, c'est parfait, ce sont des rares instants de grande liberté. Et si à ce moment-là, dans cet espace-là, je rencontre quelqu'un qui m'envahit, qui vient me bouffer le..., ça m'est très désagréable » (C61).

« Habiter, c'est un mot que je trouve très beau. Qui veut dire : être dans une demeure, se nourrir de l'espace, se reconstituer. C'est le lieu magique où l'identité se

reconstitue, où on reprend des forces pour pouvoir vivre, de l'énergie pour pouvoir échanger avec l'extérieur. Donc ça suppose qu'on y soit bien, qu'on se l'approprie, qu'on puisse aussi le préserver un petit peu » (V64).

En ce sens, la dimension spatiale et sociale de l'espace domestique, compris au sens traditionnel, fait place à une réflexion sur le territoire premier, ce *monde domestiqué*, compris comme plus restreint et/ou plus large que cet espace domestique.

– Plus restreint car seules certaines pièces, voire certains emplacements de certaines pièces peuvent prendre cette valeur de domesticité maximale :

« Y'a une chose qui va modifier la façon d'habiter ma maison [en riant] c'est qu'on s'est acheté un fauteuil à la foire à expo [en redoublant ses rires]. Ça va me changer d'habiter la maison parce que c'est un fauteuil extraordinaire où on peut s'allonger, il prend un peu la forme de votre corps. Ça oui parce que je n'ai pas un fauteuil où je puisse être agréablement assise pour bouquiner et c'est vrai que pour moi lire c'est très important et dans ma maison si je n'arrive pas à trouver un petit coin douillet à moi pour lire et bien je suis pas bien, je suis toujours à la recherche de ce petit coin-là et en fait là je me suis trouvé ce fauteuil là c'est une sorte de petit nid, je me fais toujours un petit nid dans les maisons où je suis » (M30) ;

« C'est sûr qu'il y a des territoires très personnels. Mais, fin bon, c'est relatif aussi dans la mesure où on est trois dans cet appartement. Donc y'a beaucoup de lieux communs et peu de lieux très personnels, on essaie de s'en créer mais ils sont restreints forcément » (C61) ;

– Plus large car des espaces peuvent être compris comme relevant de cet espace domestique au-delà des limites sociologiques, juridiques de l'espace privé : cela peut être des couloirs, des cours d'immeubles, des portions d'un parc, le trottoir d'une rue, autant d'endroits à proximité ou prolongeant cet espace privé :

« Quand je dis j'habite cette maison, bien j'habite avec l'extérieur aussi, j'habite pas que dans ma maison, j'habite avec les gens qui m'entourent aussi. Y'a l'ambiance tout ça qui fait l'habiter » (M30)

« Je pense qu'avec des petits, l'environnement convient bien parce que les petits peuvent facilement aller voir leurs copains, même en pyjamas. Dans le pâté-là, c'est un bloc qui va du 150 au 130 par les couloirs intérieurs on peut aller jusqu'au 130 sans être dehors » (V64).

« J'ai eu la chance inouïe, que je souhaite à tout le monde, c'est de vivre dans un petit lotissement dans un petit îlot qui était vraiment super, où tout le monde se connaissait, où on lacérait les poubelles du garde champêtre parce que lui il nous cassait littéralement nos cabanes qu'on construisait avec des bouts de bois et tout ça. J'ai eu la chance de vivre dans une maison, de grandir et de m'épanouir dans une maison, d'avoir mon terrain à moi » (CH2).

– Plus large encore lorsque ces espaces relèvent de la configuration de lieux symboliques aux échelles variées, qui permettent aux êtres de se relier à eux-mêmes au travers d'affects ou de désirs profonds :

« Moi, j'aime beaucoup faire varier la place des meubles. Je passe des journées à essayer et à me dire que c'est mieux là ou c'est pas mieux là. Au bout d'une demi-heure, non c'était pas mieux. Je le remets [en rigolant], je le replace... A l'œil, moi, j'aime bien me faire surprendre par les choses donc ça, quand je re-rentre après avoir changé un

horizon à l'intérieur de l'appartement, j'ai l'impression de me retrouver ailleurs. Donc ça, ça me plaît bien » (C61) ;

« On est allé dans les Emirats et j'ai été fascinée par les déserts. Le désert, ça m'a fascinée parce que j'y suis allée mais on peut pas vivre tout le temps face au vide, on a besoin de questionnement mais ça peut pas être notre quotidien. On a besoin de la vie et le désert c'est quand même pas la vie malgré tout même si y'a des gens qui y habitent, y'a des petits animaux. Ça non c'est pas la vie. Et j'ai besoin d'avoir la vie la montagne, c'est la vie, y'a les hommes qui y habitent » (M30) ;

« j'aimerais bien habiter en Australie et l'Australie, y a pas de montagnes, c'est plat et donc j'adore tout ce qui est plat pour la simple et bonne raison c'est que je me sentirais libre, pas de frontières justement donc automatiquement j'aurais pas l'impression d'être enfermée dans une cuvette » (CH2)

Dès lors, le chez soi³ n'est plus ce simple lieu de passages ou de routines que peut parfois représenter le domicile, compris au sens des statistiques démographiques, mais il devient ce chez soi où l'être se trouve projeté « corps et âme » : la montagne, une ville, ce quartier. Ces différents espaces peuvent en effet être domestiqués dans l'esprit, le récit que l'être au monde s'en fait. Ses pratiques réelles ou imaginées (l'Australie prétendument plate !) étant alors transposées verbalement comme autant de signe de sa connaissance domestique de ses différents territoires, non d'un savoir encyclopédique mais d'un savoir habitant le monde, un savoir intime qui déforme, anamorphose la réalité géographique objective.

« Le concept de chez-soi renvoie ainsi à un paradigme latent qui juxtapose des valeurs de permanence, de stabilité ou de sécurité, et qui privilégie les figures spatiales de la clôture, de l'enfermement et de l'immobilité. Si une telle configuration peut plonger ses racines dans la ratio étymologique, une autre configuration peut être imaginée, qui s'inspire du mouvement même de l'affranchissement de l'origine et d'élargissement du mot, et qui s'interroge en même temps sur les conditions de possibilité de l'identité subjective dans un rapport dynamique et nomade à l'espace. Le chez-soi devient, selon cette dernière perspective, un rapport que le sujet recrée sans cesse avec les espaces qu'il parcourt, dans l'élaboration d'un sens qui n'est ni répétition ni identification, mais genèse de structures et de repères produisant un sentiment d'étrange familiarité ». (Amphoux et Mondada, 1989 : 137-138).

« Quand je descends ici, dans l'escalier, à pied, et bien, de changer d'étage, je change de façade, c'est-à-dire, là sur les fenêtres et ascenseur, je vais être sur la façade Belledonne donc je vais avoir des repères droite gauche puis je descends l'étage, je vais me trouver façade Vercors, donc ma gauche devient ma droite, donc ça me perturbe un peu mais y'a le côté ludique que j'aime bien. Il faut chaque fois que je retrouve mes repères, ça stimule et puis pour aller à l'école d'archi par exemple, j'ai au moins trois ou quatre chemins différents en fonction du temps, en fonction de mon humeur, en fonction de mes contraintes, je chemine, je glande, je regarde, je peux vivre quelque chose. Tiens, j'ai envie de voir ça aujourd'hui, y'a longtemps que je suis pas passé par là, je vais voir comment c'est, ils ont fait des travaux, je vais voir comment c'est, donc y'a beaucoup de richesses de cheminement » (V64).

En réalité, l'être-au-monde ne vit pas son espace domestique, il l'habite⁴. Ce chez-soi devient alors phénoménologiquement et ontologiquement un « là ». Ce là est toujours inhérent à la disposition corporelle de l'être-au-monde de se trouver à proximité des choses, des lieux, des êtres par ses pensées, ses récits et ses pratiques. Ce là peut être un ici comme un ailleurs spatial vis-à-vis du point référence que serait *a priori* le domicile. Il peut donc s'affranchir des lois de la distance et de la différence pour se reconstituer de l'intérieur comme projet d'existence. Ce projet est d'être toujours déjà « auprès » des

choses et des lieux par la préoccupation, mais aussi d'être toujours déjà « avec » les autres êtres par la sollicitude à l'égard des autres, dans la coexistence. Ce projet d'existence, dès l'apparaître au monde, relève non pas du besoin d'être entouré par un espace domestique mais de la nécessité de s'entourer d'un monde que l'on domestique. Ce n'est donc pas d'avoir une maison pour y vivre, mais d'être cette maison par la construction du monde que l'on habite. Ce n'est pas un état d'être mais une disposition, un processus d'ouverture à son monde.

2. La domestication comme structuration différentielle des mondes de l'habitant

Ce processus d'ouverture au monde prend corps et sens quand l'être s'incarne, c'est-à-dire quand il prend chair en son monde (Henry, 2000 ; Dastur, 2001). Ainsi, à partir du moment où l'homme existe, il est porté à la rencontre des éléments qui l'entourent, du fait même qu'il se trouve toujours déjà projeté, notamment par l'ensemble de ses sensations physiques mais aussi affectives, sur des entités corporelles ou charnelles du monde. Ce projet est toujours déjà mise en perspective de certaines entités plutôt que d'autres (De Waelhens, 1990 : 260). Cette mise en perspective exprime sa préoccupation partielle et partielle par rapport à l'exhaustivité, à la totalité du Monde. Elle « découpe à l'intérieur du Monde un monde ambiant (*Umwelt*) plus particulièrement voué à cette préoccupation (*Besorgen*) » (De Waelhens, 1990 : 260). En termes géographiques, cette préoccupation de l'être-au-monde dessine alors explicitement le monde de celui-ci à l'intérieur du Monde.

Mais ce monde ambiant ne doit pas être compris comme ce qui entoure le corps de l'être, comme la simple délimitation qu'opéreraient nos sens dans l'environnement immédiat. Les traducteurs de Heidegger en précisent d'ailleurs la portée : « Il s'est avéré impossible de traduire *Umwelt* autrement que par "monde ambiant". Cette traduction ne rend qu'un des deux sens présents dans le terme allemand tel que l'utilise Heidegger. La préposition *um*, en effet, ne signifie pas seulement "autour" mais encore "pour". Le "monde ambiant" n'est pas seulement celui qui nous entoure de prime abord, mais il est défini comme le monde où s'insèrent les "buts" pour notre action, nos projets, nos outils, notre préoccupation en général : le "monde-pour..." » (Heidegger, [1927] 1964 : 289). Le monde ambiant est donc bien un monde multidimensionnel qui se construit à partir de l'intégration des différents endroits auxquels l'être-au-monde se relie par sa projection, que ces endroits soient proches (qu'ils soient au sein ou non de l'espace domestique proprement dit) ou lointains, visibles ou non. C'est ce que caractérise également « l'atteinte ou la portée » de Schütz : « La portée de la saisie cognitive ou manipulatrice que fait une personne de son environnement. Les objets, etc., dans son "monde" environnemental sont soit à sa portée réelle, ou à sa portée potentielle ou atteignable, ou ont été à sa portée réelle, et sont maintenant susceptibles d'être de nouveau à sa portée ; enfin, ils peuvent être situés dans un "monde au-delà de sa portée" et de son contrôle » (Schütz, [1941-1967] 1970 : 321).

Il est donc clair que le monde ambiant ne se constitue pas à partir d'un donné, d'un contexte, tel que l'espace domestique, qui préexisterait à la venue de l'être-au-monde : « Le "monde ambiant" ne s'établit pas dans un espace donné antérieurement à lui, mais sa mondanité spécifique, en même temps que sa significabilité [significativité], constituent et articulent un tout finalisé d'endroits assignés par le regard de prévoyance de la préoccupation » (Heidegger, [1927] 1964 : [104] 132). L'être-au-monde n'est pas à l'intérieur d'un monde en tant que ce monde serait le contenant. Il n'est pas « dans » le monde au sens où il serait enfermé dans une coquille ou dans une prison (Heidegger M., [1927] 1964, [54] 76). L'être-au-monde est le seul être à pouvoir déréaliser ses catégories spatiales et sociales. Par exemple, il peut s'abstraire des limites d'un contenant

physique et s'ouvrir ainsi aux limites qu'il s'impose par la configuration même de son monde. De même, il peut s'abstraire des distances physiques par sa construction territoriale régie par le couple mise à proximité *versus* mise à distance du monde. Cette construction territoriale ordonne diverses relations spatiales, sociales et temporelles interconnectées les unes aux autres, entre ce qui est approprié et ce qui est rejeté, entre ceux envers qui l'être-au-monde s'identifie et envers qui il se distingue, et entre ce à partir de quoi il construit ses souvenirs ou l'oubli de ce qu'il a un jour rencontré.

Cet ordonnancement complexe entre les relations spatiales, sociales et temporelles impulsées par la construction territoriale de l'être-au-monde organise sa mondanité (Heidegger, [1927] 1964 : [64] 87), au sens où chaque monde domestiqué trouve sa raison d'être dans sa mise à proximité, dans sa mise à disponibilité, dans son actualisation, et cela au sein d'un monde plus vaste, configurant l'ensemble des mondes domestiqués de l'être-au-monde, l'ensemble des mondes en disponibilité, en puissance de domestication. De ce fait, le contexte n'est jamais que le produit de celui qui le fonde.

Ainsi, le monde de l'être-au-monde est véritablement construit par ce dernier. C'est lui en effet qui par sa « préoccupation » et sa « sollicitude » instruit les relations spatiales et sociales qu'il veut mettre en évidence en tant que telles dans son monde. Cette instruction projectuelle se rend alors disponible certains paysages, certains lieux, certains éléments, et/ou entre en coexistence avec certaines personnes (en construisant un inter-monde, plus qu'un monde commun abstrait). Cette disponibilité et cette coexistence délimitent alors les contours du monde de l'être-au-monde, c'est-à-dire tout ce qui lui est co-présent. Cette co-présence implique alors un effacement phénoménal de tout ce qui n'est pas mis à proximité de l'être-au-monde par sa préoccupation et sa sollicitude.

Dès lors, pour déterminer le monde de l'être-au-monde, il faut éclaircir la façon qu'il a de le construire, mais aussi de l'instruire par ses manières d'être qui réfèrent toujours à une territorialisation opérant selon un couple mise à proximité *vs* mise à distance du monde (sens large). De fait, l'être-là ne peut s'appréhender dans l'inhérence de l'endroit où il se trouve physiquement car il est capable de s'extraire de ce carcan spatial et de se projeter par la pensée (l'imagination) en présence de choses ou d'êtres physiquement non présents. Cependant, en tant qu'ils participent tous deux au monde de l'être-au-monde, l'être-autour-de-nous et l'être-pour sont deux caractéristiques qui s'appliquent autant pour les territoires de la vie quotidienne que pour les contrées lointaines en tant que monde domestiqué.

En effet, l'être-pour qui se rend disponible une chose, un lieu, un paysage (par sa préoccupation) ou un être (par sa sollicitude) situé dans un là-bas lointain de la contrée a toujours-déjà co-défini en tant qu'être-autour-de-nous un autour de cette contrée lointaine. Heidegger montre ainsi comment la contrée n'est pas une sorte de monde inconnu pour l'être-au-monde qui s'en préoccupe. Ce dernier y adhère en ce sens qu'il a toujours déjà prédéfini cette contrée selon un système de significations auquel il se rattache — par sa construction territoriale — et qu'il rattache à cette chose, ce lieu disponible. En cela, sa préoccupation vers une entité ou un élément particulier de cette contrée revient à ramener cette contrée comme si elle correspondait aux environs de cet élément ou de cette entité, comme si l'être-au-monde était vraiment là-bas comme dans un ici au sein de sa bulle quotidienne.

De même, l'être-autour-de-nous, en tant qu'il exprime les environs potentiellement disponibles au regard de prévoyance à partir de l'ici (en ce sens que les choses sont toujours à la place assignée par l'être, elles sont prévues par la perception de l'être-au-monde qui se les représente sans forcément les voir : mes lunettes sont sur mon nez ou dans mon bureau, mon livre est rangé sur telle étagère, ma table se trouve dans la

cuisine, ma baignoire dans la salle-de-bain, mon boulanger dans la rue à droite à une centaine de mètres, mes montagnes préférées sont visibles à partir du balcon) a toujours-déjà co-défini une projection en tant qu'être-pour sur une place de ces entours. Toute partie s'intégrera donc toujours-déjà au sein d'un tout (les lunettes sont dans mon bureau qui est lui-même dans ma maison, etc...), de même que le tout éclairera toujours-déjà des parties de celui-ci (mes montagnes co-définissent plusieurs lieux et plusieurs paysages qui me sont plus particulièrement agréables, plus particulièrement domestiqués).

Toutefois, il ne faut pas concevoir *a priori* ce tout comme pouvant être défini par des délimitations formelles, il forme une sorte d'ambiance générale du monde ainsi domestiqué. Ainsi, selon la préoccupation et la sollicitude de l'être-au-monde sur les divers éléments disponibles (outil, arbre, ville), la contrée sera un village, un paysage, une région, sans pour autant que ce village, ce paysage, cette région soit interprété comme un contenant formel dans lequel la maison de campagne, l'arbre, la ville serait venu s'insérer. Ces jeux rhétoriques impliqueront également l'idée que le lieu, l'espace, le territoire, le monde, en tant que concepts phénoménologiques, ne peuvent être spécifiés en tant qu'entités géographiques (substantialisées ou non), mais en tant que relations de mise à proximité versus mise à distance qu'opère l'être au sein du Monde.

Ainsi, on peut montrer qu'en tant que concepts phénoménologiques la domestication du monde qu'opère l'habitant structure de façon différentielle son appréhension du Monde :

1° le lieu recouvre la place de l'entité corporelle (étant disponible) ou charnelle (autre être-au-monde) auprès de laquelle l'être-au-monde se projette dans sa préoccupation ou sa sollicitude ;

2° le monde domestiqué correspond au territoire de sa vie quotidienne dans l'exhaustivité abstraite des divers lieux mis à proximité par ses activités sensori-motrices ou à la contrée découverte par la mise à proximité d'un lieu éloigné (entité corporelle ou charnelle) ;

3° l'espace peut être appréhendé comme tout ce qui résulte d'un hors champ, d'un hors de portée pour l'être-au-monde, ou mieux dit encore, de son inexistence pour lui, donc de sa non projection « auprès de », ou « avec ».

4° En ce sens le monde de l'être-au-monde est l'ensemble de tous les mondes domestiqués actualisés et actualisables par l'habitant.

Cette contribution insiste donc sur l'intérêt qu'il y a à ne pas réduire l'analyse de l'espace domestique comme un « autour de » qui entraînerait *ipso facto* une façon d'être de celui qui se trouve « en dedans de » ce contexte, mais à comprendre aussi cet espace domestique comme un « pour » vers lequel l'être se projette pour reconstruire, à partir du contexte où il se trouve, un hors contexte où il est et qui joue autant sur sa façon d'être dans l'ici et maintenant que le contexte lui-même. Car si un espace peut déterminer peu ou prou certains types de pratiques (physiques, discursives), de ressentis, il n'en édicte pas pour autant des normes établies de comportement. En effet, toute typification dans le comportement des individus face à une réalité quelconque entraîne l'obligation de comprendre l'ensemble des paramètres (spatiaux, mais aussi sociaux et temporels) qui inscrivent ce type de phénomène, de sériation de cette réalité. Pour montrer cela, il est certes possible d'engager des études statistiques sur différents panels de population et d'en dégager des traits caractéristiques de comportement, mais l'on reste dans le domaine de l'explication causale qui anime l'idée que ceci (ce que je suis ici, où je me

trouve physiquement) découle de cela (de ce qu'il y a là autour de moi = l'espace domestique) sans pour autant comprendre :

1° en quoi ce cela (cet espace domestique) est important ou non pour l'individu, qu'il se sente (ou dise se sentir) bien ou non ici ;

« Y a quelque temps, on avait des problèmes avec le travail et vraiment l'idée de chercher ailleurs et de partir ailleurs me rendait vraiment malade quoi. Je ne voulais pas partir. Je ne voulais pas partir ! J'ai l'impression vraiment de m'être posée quelque part et puis d'avoir mes marques. Je suis là. Bien [rises] ! Je m'y plais ! » (G70).

2° en quoi ce ceci (ce que je suis là où je me trouve mais pas physiquement parlant) ne relève pas forcément de ce cela (de l'espace domestique) mais aussi et justement de ce qu'il y a dans un là-bas (dans un autour de moi hors contexte, dans un monde toujours-déjà domestiqué) plus ou moins éloigné et qui me fait être bien ici.

« Cette maison je l'ai achetée, je ne l'avais pas visitée. J'ai vu le quartier et le quartier m'a suffi. Et je me suis dit quelle que soit l'architecture intérieure de la maison ce quartier me plaît donc je serais heureuse dans ce quartier donc y'a aucun problème la maison je l'aménagerais et on y mettra ce qu'on aimera et on y sera forcément bien. [...] c'est pas la maison elle-même qu'on a achetée, c'est le cadre » (M30).

A partir d'une analyse phénoménologique, le géographe se doit donc d'analyser l'espace domestique de l'habitant non pas comme l'unité distributrice de spatialités au sein de cet espace (de routines, d'habitudes qui imprégneraient l'habitant dans ses rapports à cet espace) mais bien plutôt comme l'unité résultante de ses différentes territorialités auprès des divers espaces qu'il domestique. En ce sens l'espace domestique au sens courant, n'est qu'un espace parmi d'autres des différents mondes domestiqués de l'habitant, que ces espaces lui soient présents ou non dans son environnement sensori-moteur ou qu'ils soient réels ou imaginés.

Cette conception ne veut évidemment pas dire que le monde construit par la plupart des habitants fait fi de cet espace domestique. Ainsi, il est clair que la maison ou l'appartement en tant qu'entités domestiquées représentent l'espace type de la proximité et de la sécurité. Sécurité au sens de la protection mais aussi au sens de la sûreté de l'action. Car l'espace domestique est l'espace primordial de la praxis, au sens où les êtres et les choses sont toujours-déjà à leur place, sans que l'habitant n'ait à se demander où ils sont ⁵. L'espace domestique possède donc un rôle majeur dans la construction du monde domestiqué de la plupart des habitants.

Pour autant, on ne peut pas scientifiquement émettre *a priori* des relations d'évidence, sur le poids que tout espace domestique posséderait sur le comportement de l'habitant, sans analyser les constructions qu'il opère par ses discours. A la rigueur, chez certains d'entre-eux, l'espace domestique peut n'avoir aucun intérêt et ne même plus participer de leur monde domestiqué : *« Moi, mon habitation, c'est un dortoir, c'est manger, dormir, le reste du temps, je suis pas là ou je suis au travail ou, dès que je suis pas au travail, je suis loin » (MS66).*

Toute appréhension du Monde relève donc bien de la nécessité pour l'être-là de se construire (et de se sécuriser) par cette construction, par la domestication de son monde (au sein du Monde). Cette tautologie montre que c'est à partir de la construction qu'il fait de son monde que l'être-là peut comprendre les possibilités qui l'animent et le chemin qui contribue à ce qu'il soit ce qu'il est. Pour que cette compréhension puisse avoir lieu, il faut qu'ait lieu cette domestication de mondes domestiqués, qu'ait lieu cette construction territoriale qui anime tout à la fois les délimitations, les distinctions, les discrétisations de la réalité spatiale, sociale et temporelle au sein même du « monde » de l'habitant, de ce monde connu qu'il aime ou qu'il réfute, mais aussi au sein du « Monde » en général, celui

de l'espace indifférencié et de l'autre indifférent à lui, pour lui. Car cette construction discriminatoire sécurise métaphoriquement l'être-au-monde, dans la mesure où cette sécurisation et la manière dont il procède pour la mettre en place est le reflet de ce qu'il est au-monde et lui permet s'il le désire d'éclairer le chemin d'accès à sa compréhension de lui-même.

Le monde de l'être-au-monde n'est donc pas un espace de fermeture (une cage ontologique), mais bien un espace d'ouverture (le foyer de sa sécurité ontologique) qui permet à l'être-là de comprendre la nécessité de son « là » dans le monde. En ce sens, ce là est mondain, c'est-à-dire qu'il n'est pas abstrait, qu'il n'est pas désincarné dans une totale liberté ontologique, mais au contraire qu'il se réfère à la concrétude que l'être se met à disposition pour créer ses repères, des repaires. Car si l'homme n'habite pas « un » espace domestique fait de pièces, de murs, de clôtures qui l'entourent, il habite cependant « des » mondes domestiqués dont il s'entoure. Ces mondes sont faits de limites tantôt visibles tantôt invisibles (...mais à jamais perceptibles ! car toujours déjà inscrit par le point de vue de l'être), tantôt explicites tantôt implicites (...mais toujours symboliques ! car toujours déjà en relation avec l'être). Ils ne relèvent donc pas de la conformation à des territoires prédéfinis mais sont configurés par la construction territoriale de l'être-au-monde (inclusion *vs* exclusion).

¹ Voir la contribution proposée dans cet ouvrage par Jean-Paul Filiod, intitulée « Le désordre dans l'univers domestique », notamment à propos de la thématique sur « le désordre comme créateur d'ordre ».

² Les passages soulignés dans les citations des habitants sont là pour notifier plus clairement les éléments d'analyse auxquels ils réfèrent immédiatement. L'ensemble d'une citation permet cependant de mieux expliciter la démarche que nous exposons de façon plus générale.

³ Voir notamment l'analyse complémentaire que propose dans cet ouvrage Barbara Allen sur « La construction du chez soi ».

⁴ Voir sur cette thématique de l'habiter, les illustrations apportées par le groupe de docteurs et doctorants encadrés par Nicole Mathieu intitulé « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'eden rêvé et recréé ».

⁵ Paradoxalement, cela débouche aussi sur l'idée que c'est le trop connu de l'espace domestique qui amène à son inexistence phénoménologique. En effet, à force d'être « ici », les objets et les êtres de cet espace ne participent plus d'une quelconque relation. En cela, « l'espace » domestique porte bien son nom au sens où comme je l'ai énoncé, « l'espace » participe du hors-champ, de la mise-hors-de-portée.

Bibliographie Indicative :

- Amphoux P. et Mondada L., 1989, "Le chez-soi dans tous les sens", *Architecture & Comportement*, 5 - 2, p. 135-150.
- Bureau L., 1996, "Habiter : Question d'adresse", in Wunenburger J.-J. et Poirier J. (eds.), *Lire l'Espace*, Bruxelles, OUSIA, p. 131-142.
- Buttimer A., 1980, "Home, Reach, and the Sense of Place", in Buttmer A. and Seamon D. (eds.), *The Human Experience of Space an Place*, London, Croom Helm, p. 166-187.
- Dastur F., 2001, *Chair et langage : Essais sur Merleau-Ponty*, La Versanne, Éditions Encre Marine.
- De Waelhens A., 1990, "Heidegger", *Encyclopædia Universalis*, tome 11, Paris, Encyclopædia Universalis France, p. 259-261.
- Giddens A., [1984] 1987, *La constitution de la société : Eléments de la théorie de la structuration*, Paris, PUF.
- Graumann C. F., 1989, "Vers une phénoménologie de l'être-chez-soi", *Architecture & Comportement*, 5 - 2, p. 111-116.

-
- Heidegger M., [1927] 1964, *L'Être et le Temps*, Paris, Gallimard.
- Heidegger M., [1954] 1958, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard.
- Henry M., 2000, *Incarnation : Une philosophie de la chair*, Paris, Editions du Seuil.
- Hoyaux A.-F., 2000, *Habiter la ville et la montagne : Essai de Géographie phénoménologique sur les relations des habitants au Lieu, à l'Espace et au Territoire (Exemple de Grenoble et Chambéry)*, Grenoble, IGA (Université Joseph Fourier), Thèse.
- Hoyaux A.-F., 2002, "Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter", *Cybergéo*, 216, <http://www.cybergegeo.presse.fr/hoyaux/article.htm>.
- Korosec-Serfaty P. et Condello M., 1989, "Demeure et altérité : Mise à distance et proximité de l'autre", *Architecture & Comportement*, 5 - 2, p. 165-177.
- Merleau-Ponty M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Patocka J., [1960-1976] 1988, *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, Grenoble, Editions Jérôme Millon.
- Schütz A., [1941-1967] 1970, *On Phenomenology and Social Relations*, Chicago-London, The university of chicago Press.
- Sloterdijk P., [1998] 2002, *Bulles. Sphères I*, Paris, Pauvert (Librairie Arthème Fayard).
- Sloterdijk P., 2000, *La domestication de l'Être*, Paris, Mille et une nuits (Arthème Fayard).
- Uexküll J. V., [1956] 1965, *Mondes animaux et monde humain suivi de Théorie de la signification*, Paris, Éditions Gonthier.